

Les Basques d'Espagne et le Portugal

NOTES DE LECTURE

par

Robert Ricard

(Professeur des Études lusitaniennes à l'Université de Paris)

I

Camoëns

A tout seigneur tout honneur. Il y a dans les *Lusiades* une stance entière sur le Guipúzcoa et la Biscaye. Elle n'est pas inconnue en Espagne: parmi nos contemporains, Unamuno et Rodríguez Marín, ainsi réunis de manière paradoxale, l'ont rappelée l'un et l'autre en marge de l'épisode du Vizcaino de "Don Quichotte", le premier dans sa *Vida de Don Quijote y Sancho* (Madrid, Renacimiento, 1914, p. 84), le second au tome I de la grande édition du *Quijote* (Madrid, 1947, p. 267 note).

Nous sommes au début du chant IV du grand poème. Vasco de Gama continue de raconter au roi de Mélinde la glorieuse histoire de son pays. Il décrit les préparatifs que fait le roi de Castille Jean 1^{er} pour envahir le Portugal avant la bataille d'Aljubarrota (1385): la Vieille-Castille, le Léon, l'Andalousie, le royaume de Tolède, la Galice s'apprêtent au combat. Et voici maintenant les Basques (st. 11):

Tambem movem da guerra as negras fúrias
A gente biscaíña, que carece
De polidas razões, e que as injúrias
Muito mal dos estranhos compadece.
A terra de Guipúscoa e das Astúrias,
Que com minas de ferro se ennobrece,
Armou dêle os soberbos moradores,
Para ajudar na guerra a seus senhores.

L'association des Asturies et du Guipúzcoa ne doit pas surprendre. Camoëns suit l'usage de son époque: le Dr. Marañón rappelait dernièrement, dans son *Antonio Pérez*, qu'au XVI^e siècle on confondait sous le nom de *Vizcainos* tous les habitants de la côte cantabri-

que (1). Nous en aurons encore la preuve tout à l'heure. On notera la place que le poète accorde au fer des Provinces basques. Peut-être sera-t-on étonné qu'il en parle à propos du Guipúzcoa, aujourd'hui bien éclipsé, sous ce rapport, par la Biscaye voisine. Mais, outre qu'on ne peut sans ridicule demander à un poète la précision d'un géographe ou d'un économiste, on ne doit pas oublier qu'au XVI^e siècle l'opinion courante réunissait les deux provinces dans la même célébrité: il suffit par exemple de se reporter au ch. CXXII du *Libro de grandezas de España* de Pedro de Medina, récemment réédité par Angel González Palencia (Madrid, 1944, p. 170), et qui est un ouvrage exactement contemporain de Camoëns, puisqu'il parut pour la première fois à Séville en 1548 et fut édité de nouveau à Alcalá en 1566 (González Palencia, p. XX, n. 1), six ans avant la publication des *Lusiades* (2). Qu'il s'agisse de la Biscaye ou du Guipúzcoa, les ressources métallurgiques des Provinces basques étaient connues au Portugal, qui en importait des armes sous le règne d'Emmanuel I^{er} (1495-1521), et où, en 1573, le seul armurier de Lisbonne était un *bizcainho* nommé Martin Pérez (3).

Camoëns prête à la "gente biscainha" deux traits distinctifs qui font partie du portrait traditionnel des Basques dans la littérature péninsulaire du XVI^e et du XVII^e siècle: "...as injúrias / Muito mal

(1) L'observation du Dr. Marañón porte spécialement sur les *montañas*: cf. G. Marañón, *Antonio Pérez*, 2.^a éd., 2 vol., Madrid, 1948, I, p. 392. On peut l'étendre aux Asturiens. L'usage est le même au Portugal dès le XVe siècle; M. Laranjo Coelho a publié un document de Lisbonne, 30 juillet 1488, où apparaît un «Pero Bizcayno, natural dos Estureos» ou «Estureos», c'est-à-dire des Asturies (P. M. Laranjo Coelho, *Documentos inéditos de Marrocos*, Chancelaria de D. João II, I, Lisbonne, 1943, p. 290). Cette habitude est de nature à faire naître des erreurs que je n'ai pas toujours évitées (comme à propos de l'architecte Danzinho, qui sera mentionné plus loin), et dont je trouve encore un exemple dans l'excellent ouvrage du P. Serafim Leite, S. J., *História da Companhia de Jesus no Brasil*, II, Lisbonne, 1938, p. 492, où le pont de «Santo André (Biscaia)», cité d'après le P. Cardim (1590), me paraît devoir être identifié avec Santander, que Francisco Manuel de Melo, en 1660, place encore en *Biscaya* (*Epanáforas*, éd. Prestage, Coïmbre, 1931, p. 299).

(2) Sur le fer et les industries métallurgiques du Guipúzcoa, cf. Théodore Lefebvre, *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales*, Paris, 1933, p. 240-254.

(3) Pour le premier fait, lettre de Cristóvão Lopes au Roi, Bilbao, 6 avril 1509, et lettre d'Emmanuel I^{er} à Ferdinand le Catholique, 28 juin 1514, citées par Fortunato de Almeida, *História de Portugal*, III, Coïmbre, 1925, p. 423; pour le second fait, *id.*, *ibid.*, p. 424 (rien ne garantit que ce Martin Pérez soit un Biscayen au sens exact). Une lettre du roi Jean III du 11 janvier 1537 se rapporte à un fabricant d'armes, «Rodrigo Ruys, Bizcainho», qui, semble-t-il, habitait Lisbonne (J. D. M. Ford, *Letters of John III King of Portugal*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1931, n.º 266, p. 297).

dos estranhos compadece". Le texte est clair: les Basques sont des gens susceptibles, impatientes, irritables. Que ce jugement soit fondé ou non, Camoëns s'est encore borné ici à répéter ce qu'il avait lu ou entendu dire, tout au long d'une vie aventureuse aux expériences les plus variées. Rodríguez Marín, dans son commentaire du *Quijote* (t. I, Madrid, 1947, p. 267 note), et Miguel Herrero García (*Ideas de los españoles del siglo XVII*, Madrid, s. d. [1928], p. 277-278) ont rassemblé sur cette réputation des *Vizcaínos* une série de témoignages qu'il serait à la fois inutile et trop long de reproduire et auxquels on renverra le lecteur. La seconde indication de Camoëns est moins claire et peut donner lieu à discussion: "carece de polidas razões". Un commentateur autorisé, A. Epifânio da Silva Dias (*Os Lusíadas de Luís de Camões*, Segunda edição melhorada, 2 vol., Porto, 1916 et 1918), a cru qu'il s'agissait de la langue parlée par les Basques; il ne précise pas s'il pense à la mauvaise qualité de leur castillan ou à l'idiome basque lui-même; mais il rappelle que le mot *vasconço* peut avoir en portugais—comme *vascuence* en castillan—le sens de langage inintelligible, et il y a donc lieu de supposer qu'il veut faire allusion au *vascuence* lui-même. Cette dernière interprétation est également celle de M. Cláudio Basto (*Revista Lusitana*, vol. 38, 1940-1943, p. 87-97, et *Os Lusíadas de Luís de Camões*, 3ª edição revista e aumentada, Porto, 1945, p. 338, n. 779). Elle est parfaitement défendable, mais elle ne me semble pas absolument convaincante, surtout si l'on rapproche l'expression de Camoëns de celles qui sont employées dans la littérature hispanique au XVI^e et au XVII^e siècles. Ici encore il suffit de se reporter aux textes cités par Rodríguez Marín et par Miguel Herrero García. Le premier rappelle en particulier (t. I, p. 264 note) que, "por la demasiada sobriedad de expresión se dijo proverbialmente "corto de razones como vizcaíno", laconismo al cual con frecuencia se refirieron nuestros escritores..." A dire vrai, le mot *razones* ne se retrouve pas dans les passages qu'il invoque, se retrouve rarement dans les citations de Miguel Herrero García, mais celui-ci reproduit néanmoins deux textes caractéristiques. Le premier figure dans *La Tía Fingida*: "Los vizcaínos es gente corta de razones". Le second a été recueilli par Francisco Asensio dans sa *Floresta Española*: "Pasando uno por una mancebía, vió una moza muy hermosa. Preguntó de dónde era. Dijéronle que de Vizcaya. "Con eso aprendió oficio tan corto de razones". (4). Toutefois, ces

(4) Sur le laconisme des Biscayens, voir Miguel Herrero García, *Ideas de los españoles*, p. 261-271; voir aussi Unamuno, *Vida de Don Quijote y Sancho*, p. 83. Ce laconisme se rattache sans doute à la timidité dont parle José Miguel de Azaola, *Cervantes y nosotros*, Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País, año III (1947), cuaderno 4.º, p. 512-13.

rapprochements ne suffisent pas à expliquer le sens exact et complet des mots employés par le poète portugais: "...carece de polidas razões". Il me semble que Camoëns a voulu dire deux choses. Il a pensé d'abord au laconisme des Biscayens, *cortos de razones*, brefs en paroles, peu doués pour l'éloquence, peu portés au bavardage. Mais il a pensé ensuite, avec le mot *polidas*, à leur réputation de simplicité, de franchise et de droiture: ce sont des hommes étrangers à toute feintise, à toute politesse hypocrite, des âmes sans replis et sans détours; je renverrai de nouveau aux textes groupés par Miguel Herrero García, cette fois sous le titre évocateur de *La sencillez vizcaína (Ideas de los españoles*, p. 259-260; cf. José Miguel de Azaola, *Cervantes y nosotros*, p. 496-7).

Cette double et honorable réputation de laconisme et de droiture n'était pas ignorée au Portugal. Dans son commentaire de l'Édition nationale des *Lusiades* (Lisbonne, s. d. [1931], p. CXVIII), le camoniste portugais J. M. Rodrigues a rapproché de la stance du poème deux textes significatifs, bien qu'ils perdent un peu de leur portée du fait qu'ils sont empruntés au même auteur, Jorge Ferreira de Vasconcelos (1515?-1563?). Le premier se trouve dans *l'Aulegrafia*, IV, 1: "A minha voz he: ser Biscainho nas razões e Português nas obras", c'est-à-dire avare en paroles et prompt à agir. Le second vient de cette espèce de *Celestina* portugaise qu'est *l'Eufrosina* (p. 90 de l'édition Aubrey F. G. Bell, Lisbonne, 1918-1919): "Biscainho he o estudante: polo si, si, polo nam, nam" (5). Mais le témoignage a sa valeur car un historien aussi qualifié de la littérature portugaise que M. Aubrey F. G. Bell a cru remarquer dans le *Memorial da Segunda Tavola Redonda* du même écrivain une notable connaissance du Pays basque et retrouver dans le nom d'un des personnages, Juzquibel, celui de la montagne de Fontarabie (Jaizquibel) (Aubrey F. G. Bell, *A literatura portuguesa*, trad. portugaise, Coïmbre, 1931, p. 218, n. 1).

Après Camoëns, un illustre écrivain portugais s'est encore fait l'écho de cette réputation d'honnêteté dont jouissaient les Basques. C'est Francisco Manuel de Melo (1608-1666), dans la seconde de ses *Epanáforas de vária história portuguesa* (1^{re} éd., Lisbonne, 1660; éd. Edgar Prestage, Coïmbre, 1931). M. Cláudio Basto a cité quelques lignes du passage (*Revista Lusitana*, vol. 38, 1940-1943, p. 99), mais il me paraît intéressant de le reproduire tout entier, malgré sa longueur, et bien qu'il porte avant tout sur le Pays basque français, puisqu'il est centré sur Saint-Jean de Luz. Le voici (éd. Prestage, p. 200-201):

(5) Le passage est cité aussi par Herrero García, *Ideas*, p. 268, qui interprète dans le sens du laconisme.

"He São João de Luz povo visinho ao rio Vidaçoa, que divide por aquella parte Espanha de França; e jaz pouco desviado para o norte das eminentes serranias, onde algumas legoas antes do mar, se acabão os famosos montes Pirinéos, que pondo termo a Galia e Hiberia (como lhes chamarão os antigos) procedem por espaço de outenta e quatro legoas, que se contão de São João de Pé do Porto, visinho ao mar Cantabrico, até o cabo de Creuz ou Cruzes, segundo estremo dos Pirinéos, que se molhão no mar Mediterraneo; com o que se convence de falso, o que Lucio Marineo Siculo refere, haver achado nestes montes parte, onde atravessandoos, pôde ver ambos os mares de setentrião e meyo dia. O proprio povo dito São João de Luz se divide em duas villagens, atadas de uma larga ponte sobre hum esteiro salgado; onde aquella parte que olha a Espanha, dizem os naturaes São Vicente de Siburu, como São João de Luz a outra que olha para França, mayor, mais rica e principal. A lingua comum he Vasconsa, que se estende a toda a Gascunha, Guepuzcua, Biscaya, Alava e boa parte das Navarras, que he aquella a grande terra, a quem os Romanos chamarão Cantabria, quasi canto ou ilharga do Ebro; suposto que a propria provincia em que São João de Luz está fundado, seja chamada em França Terra de Labor, que com o principado de Bearn e senhorio da baixa Navarra, entrou em a corõa Cristianissima. Os costumes destes Vascos ou Gascões, como de ordinario são chamados, todos parecem dignos de homens bons: guardão verdade em tratos e palavras, de que são zelosos, e amigos de que se lhes mantenha; prezão muito a liberdade, e nas paixoes do animo poucas vezes se moderão; servem lealmente a seus principes, por cujo obsequio tem padecido grandes damnos na guerra presente; da qual os mayores progressos (como já na nossa *Catalunha* deixamos escrito) se executarão por esta terra de Gascões e seus contornos, com varios sucessos, como na guerra acontecem".

Qu'il s'agisse du fer ou du caractère basque, Camoëns n'a donc fait que reprendre des choses qui traînaient partout. Il est sans intérêt de rechercher ses sources. Sans doute, c'est un poète savant, chez qui l'excès de culture—car on peut presque s'exprimer ainsi—n'a pas été compensé, à la différence de Cervantes, par une robuste et féconde inspiration populaire. Mais, comme Cervantes cette fois, cet homme qui avait tellement lu et retenu avait aussi beaucoup vécu; on n'ignore pas ses aventures et ses malheurs au Maroc et en Extrême-Orient; lui aussi avait connu les blessures, la misère, la prison, couru les risques et les dangers de la mer, pratiqué durement le métier des armes; la vie lui avait appris autant que les livres, et il n'avait pas besoin d'auteurs pour savoir ce qu'était *a gente biscainha*.

II

Marins, marchands et cabaretiers; Gil Vicente

"...as injúrias / Muito mal dos estranhos compadece". Des officiers municipaux de Lisbonne en firent l'expérience, sans doute en 1296, comme nous l'apprend une pièce fort curieuse éditée para le prof. Silva Marques dans la monumentale collection de documents dont il a entrepris dernièrement la publication (6). Il s'agit d'une grave bagarre, avec morts et blessés, où le parti adverse était constitué par les équipages d'une flottille de bateaux espagnols mouillés dans le Tage. Ces marins espagnols étaient tous originaires de la côte cantabrique: il y en avait de Castro-Urdiales, de Laredo, de Santander, d'Avilés et de La Corogne; il y en avait aussi de Fontarabie (*Fonterrabia*), de Lezo (*Leixo*), de Pasajes (*Pasagem*), de Saint-Sébastien (*Sam Sauaschão*), de Guetaria (*Quitaria*) et de Bermeo (*Vermééo*). Le document donne la liste des morts; du côté espagnol, on relève trois hommes de Saint-Sébastien. Il donne également la liste des marins qui firent serment d'observer et de respecter l'acte qui régla le conflit et fixa les indemnités accordées aux victimes des deux partis. Je ne puis ici que signaler ce texte, qui mériterait d'être étudié de près par les historiens de la navigation cantabrique.

Sauf quelques indications insignifiantes, il faut attendre 1445 et 1460 pour retrouver les Biscainhos dans la collection Silva Marques. Le 12 et le 20 janvier 1445, le roi Alphonse V de Portugal accorde sauvegarde aux "galegos e biscainhos" qui viendront commercer à Aveiro; le 21 octobre 1460, le même souverain concède le droit de porter dague ou poignard aux marchands et aux marins de Galice, des Asturies, de Biscaye et de Vieille-Castille qui viendront commercer à Lisbonne (7). A cette époque, les relations commerciales entre le Portugal et la côte basque semblent être devenues particulièrement étroites, et elles seraient probablement à examiner en liaison avec l'histoire des rapports économiques entre la Péninsule et les Flandres (8). En 1536, une lettre du roi Jean III de Portugal attestera la présence en Biscaye (sans précision) de facteurs portugais: "Fernam

(6) *Descobrimientos portugueses*. Documentos para a sua história publicados e prefaciados por João Martins da Silva Marques... Suplemento ao vol. I (1057-1460), Lisbonne, 1944, n.º 15 (22 janvier 1297), p. 21-25.

(7) Silva Marques *Descobrimientos*, Suplemento n.º 970, p. 527, et n.º 1.203, p. 582. Voir aussi le vol. I, Lisbonne, 1944, n.º 346, p. 442 et p. 624-625 (même sauvegarde que le n.º 970, mais datée du 12 janvier 1445).

(8) Silva Marques, I, nos. 216, 302, 422 et 436.

d'Alvarez, écrit le souverain à un de ses conseillers, me mostrou o Roll das cousas que vos parece necesario vyrem de Frandes e de Bizcaya, e tambem vy a carta que lhe escrevestes, em que apontaes as Rezões por omde se as ditas cousas devem de mandar trazer, que me pareceram muyto bem, e vos agardeço muyto o cuydado e llembrança que d'iso temdes. E lloguo mandey escrever ao feytor de Frandes e aos que estam em Byzcaya, que com muyta dillygençia cõprasem tudo, e o enviasem, e a Byzcaya se provee o dinheiro necesario" (J. D. M. Ford, *Letters of John III*, n.º 229, p. 264). Une lettre antérieure (1534) du même roi nous fournit le nom d'un de ces agents portugais en Biscaye, António de Paiva, et nous apprend que le Portugal y achetait des bateaux (Ford, n.º 109, p. 155). Dans l'un et l'autre cas, le contexte ne nous permet malheureusement pas de préciser si le terme de Biscaye désigne proprement les Provinces basques ou la côte cantabrique en général.

* * *

Le caractère colérique des Biscayens—*el colérico Vizcaino*, disait Cervantes—était-il dû à leur penchant immodéré pour le vin, si fréquemment rappelé (cf. Azaola, *Cervantes y nosotros*, p. 499) ? J'ignore si parmi les *Biscainhos* de Lisbonne on comptait de nombreux tenanciers de taverne. Dans le *Pranto de Maria Parda* de Gil Vicente, qui est de 1522 apparaît une cabarétière, a *Biscainha*, à laquelle l'héroïne demande vainement du vin à credit. Voici le bref dialogue :

Maria Parda

O Senhora Biscainha,
fae-me canada e meia,
ou me dae hũa candeia,
que se vai esta alma minha.
Acudi-me dolorida,
que trago a madre caída,
e çarra-se-me o gorgomilo:
em quanto posso engoli-lo,
socorrei-me minha vida.

Biscainha

Não dou eu vinho fiado,
ide vós embora, amiga.
Quereis ora que vos diga?
Não tendes isso aviado.
Dizem lá que não he tempo
de pousar o cu ao vento.
Sangrade-vos, Maria Parda;
agora tem vez a Guarda
e a raia no avento (9).

(9) Gil Vicente, *Obras completas*, éd. Marques Braga, VI, Lisbonne, 1944, p. 231-232.

On remarquera que la Bicaïinha s'exprime en portugais, tandis que le cabaretier castillan *Joao Cavaleiro*, qui apparaît ensuite, emploie sa langue maternelle. Sans doute Gil Vicente savait-il que le castillan n'est pas la langue maternelle d'un grand nombre de Basques, et, dans cette hypothèse, il a préféré conserver le portugais, puisqu'il ignorait le basque, et qu'au surplus les Basques de Lisbonne ne pouvaient employer cet idiome pour se faire comprendre des Portugais. Quoi qu'il en soit, a *Biscaïna* et *Joao Cavaleiro* sont mentionnés chez un des épigones de Gil Vicente, dans un passage de la *Prática dos Compadres* d'António Ribeiro Chiado, qui est juste de cinquante ans postérieure (1572) au *Pranto de Maria Parda* (10). S'agit-il de personnages réels? La chose n'est pas impossible, et l'on en trouverait d'autres exemples dans le théâtre de Gil Vicente.

La Biscaye fait encore dans les oeuvres de celui-ci deux fugitives apparitions, déjà relevées par Carolina Michaelis de Vasconcelos (*Notas Vicentinas*, IV, dans *Revista da Universidade de Coimbra*, IX, 1925, p. 259). Ce sont des apparitions très particulières, d'un caractère proverbial, et où la Biscaye est présentée comme le type par excellence du pays lointain et inaccessible. La première figure dans une parodie du *romance* perdu *Yo me estava en Coimbra* qui se trouve dans la *Farsa dos Almoreves* et par laquelle le chapelain du fidalgo sans argent dépeint la famine à laquelle il est condamné :

A carne está em Bretanha
e as couves em Biscaia (11).

"Muito ao longe. Inaccessível ao rafañófago aparatoso", interprète Carolina Michaelis (*Notas Vicentinas*, IV, p. 259). La seconde mention se trouve dans l'*Auto dos Físicos*. Le domestique du *clérigo* se moque des médecins et de leurs vaines recettes :

Que levais mui bom caminho:
está a doença em Bilbao,
vós is pera Entre Douro e Minho.

(*Marques Braga*, VI, p. 122).

Pampelune apparaît aussi, d'une manière plus fugitive encore, avec le même caractère proverbial, mais peut-être amenée par la rime. Le texte est cette fois en castillan. C'est un sermon burlesque sur le thème *Amor vincit omnia* :

(10) Le passage est cité en note par Marques Braga, *loc. cit.*

(11) Ed. Marques Braga, V, 1944, p. 333. Sur le *romance* perdu *Yo me estava en Coimbra*, cf. Carolina Michaelis de Vasconcelos, *Romances velhos em Portugal*, 2.^e éd., Coïmbre, 1934, p. 56-59.

Por eso está cara esta vuestra Lisbona,
 porque, señoras, pecáis mortalmente:
Convertere ad Dominum, que matáis la gente
 con dulces meneos, y el hecho en Pamplona.

(*Marques Braga, V, p. 197, Auto das Fadas*).

el hecho en Pamplona signifierait: tout comme auparavant (Carolina Michaelis, *N. V.*, IV, p. 318).

Enfin—et je livre la question aux spécialistes de la langue basque—Carolina Michaelis n'a pas hésité à considérer comme du *vascuence* la formule *gurgurgarao* (*tudo em vão, tudo de balde*) que prononce un personnage de l'*Auto da Barca do Purgatorio* (Marques Braga, II, 1942, p. 88). Elle l'assimile au *gurgurengo* d'une chanson du *Cancionero musical* de Barbieri (n.º 431) où l'on relève d'autres mots basques (*Notas Vicentinas*, IV, p. 371, n. 3, et p. 387-388). Elle ajoute les remarques suivantes, qui peuvent avoir leur intérêt pour les lecteurs de cette revue:

“Não fazem minguá provas de que da língua aglutinante dos Iberos — por ela ser difícil para os Neolatinos e mais nações com línguas flexivas — *vasconço* passara a designar tôda e cualquier *língua incompreensível*. Apontarei todavia os passos em que João de Barros —coevo mais novo de Gil Vicente— avança até afirmar que nem se pode *escrever* o vasconço de Biscaia. [*Diálogo*, p. 218]. Como acrescenta “nem o *çeçar cigano*”—que o próprio comediógrafo já fixara— vê-se que talvez usasse o verbo *escrever* no sentido de reproduzir exactamente com as letras do alfabeto latino. Em outro passo acusa os que falam *vasconço* de trocar umas letras por outras, ou viceversa. [*Gramática*, p. 185]. Finalmente apelida *vasconço de artes* a complicada nomenclatura científica dos filósofos, matemáticos, juristas e médicos do seu tempo. [*Diálogo*, p. 223].” (p. 388).

Précisons que les textes de João de Barros (1496?-1570) sur lesquels s'appuie Carolina Michaelis de Vasconcelos sont la *Gramática da língua portuguesa* (1540) et le *Diálogo em louvor da nossa língua* qui fait suite à cet ouvrage.

III

Au Maroc portugais

Mes recherches sur les Basques au Maroc portugais ont été quelque peu décevantes. J'ai cru d'abord que les architectes et les maçons des Provinces basques avaient joué un rôle important dans la construction ou l'aménagement des forteresses luso-marocaines. En fait, ces *Biscainhos* dont nous parlent les textes portugais relatifs au Maroc

ne sont pas des Basques, mais des *Montañeses*. C'est le cas par exemple du célèbre architecte connu au Portugal sous le nom de João de Castilho, que l'on trouve à Mazagan en 1541-1542, et qui semble avoir été originaire de Santander. Le cas de Francisco Danzilho ou Danzinho, que l'on appelle aussi Lanzinha, Lencinha, Lencina ou la Encina, et que l'on trouve un peu partout au Maroc portugais au XVI^e siècle, est moins clair (12). Mais l'érudit portugais Sousa Viterbo a publié un document d'où il ressort que Danzinho avait un parent, Rodrigo de Santelizes, qui était *vecino* d'Escalante, dans l'actuelle province de Santander (13). Il est donc probable que Danzinho était *montañés* comme Castilho.

Une fois ainsi restitués à la *Montaña* ces deux illustres architectes, nous nous trouvons devant un maigre résidu. On ne peut affirmer que la famille Biscainho, dont on constate la présence à Tanger à la fin du XVI^e siècle et pendant la première moitié du XVII^e, ait une origine strictement basque. En revanche, ce sont deux Biscayens authentiques que Martín de Villarasa et Clara de Niza, qui marient leur fils dans cette ville en 1602, car l'acte de mariage spécifie qu'ils sont l'un et l'autre *naturais de Bilbao* (14). A Tanger encore, durant la première moitié du XVI^e siècle, vivait un *Biscainho* qui, à en juger par son nom, méritait sans doute exactement ce qualificatif : c'est le personnage que le chroniqueur luso-marocain Bernardo Rodrigues appelle *João d'Oribia*. Juan de Oribia doit être rapproché de ces secrétaires basques qui se sont rendus si fameux dans l'Espagne d'autrefois, comme les Idiáquez. Il était l'interprète et l'homme de confiance du caïd de Chechaouen (Xauen) Moulay Ibrahim, et sa connaissance de l'arabe et des usages indigènes en fait un précurseur lointain du *Moro vizcaino*. Bernardo Rodrigues nous a laissé de lui une brève esquisse : "Era João d'Oribia, écrit-il, *bizcainho, morador em Tanjere, servidor de Mulei Abraham e lhe servia de lingoa, por ser bom*

(12) Sur Castilho et Danzinho, les indications que j'ai données dans Damião de Góis, *Les Portugais au Maroc de 1495 à 1521*, Rabat, 1937, p. 96, n. 1, dans *Annales de l'Institut d'Etudes orientales* (Alger), IV, 1938, p. 136, et dans Luiz de Sousa, *Les Portugais et l'Afrique du Nord de 1521 à 1557*, Lisbonne-Paris, 1940, p. 113, n. 3, doivent être rectifiées d'après ce qui est précisé ici.

(13) Cf. Sousa Viterbo, *Diccionario... dos Architectos, Engenheiros e Constructores portuguezes, etc.*, vol. I, Lisbonne, 1899, n.º 180, p. 270-275. Sur Castilho, *ibid.*, n.º 119, p. 183.

(14) Sur ces différents points, cf. J. M. Rodrigues et P. de Azevedo, *Registos paroquiais da Sé de Tânger*, I, Lisbonne, s. d. [1922], p. 43, 66, 111, 136, 196, 245, 358, 398 et 415. «Gaspar dos Reis, filho de Gaspar de Hunhete, e de Maria de Montoia, naturais da prouincia de Biscaia» (p. 415), signalé en 1650, est peut-être le fils d'un vrai Basque, si *Hunhete* doit être interprété *Oñate*.

pratico e saber a lingua arabica muito bem e outras lingoas, e lhe fazia muita honra e mercê..." (15). Ajoutons enfin que Bernardo Rodrigues avait eu lui-même, à Arzila, un domestique "que era bizcainho de nação" et s'appelait Jorge Garcia; à l'époque où le chroniqueur portugais rédigeait ses *Anais*, Jorge résidait au Puerto de Santa Maria, et il y était patron "de uma sua caravela grande e honrada" (16). Comme il y avait au Puerto une nombreuse colonie basque (17), on peut supposer qu'il s'agit ici aussi d'un *Vizcaino* authentique.

Un Basque figure encore, tragiquement, dans l'histoire du Maroc portugais, ou, plus exactement, dans les sources portugaises de l'histoire du Maroc. C'est à Fr. João Alvares, le confesseur et biographe de l'infant Ferdinand de Portugal, qui mourut en captivité à Fès en 1443, que nous devons le souvenir de ce malheureux: "era, dit-il, um bizcainho chamado Ichoa". Il était lui aussi captif au Maroc—l'auteur ne nous explique pas à la suite de quelles circonstances—et il se trouvait dans l'armée avec laquelle le régent marocain Lazeraque (El Azraq) assiégeait Arzila. Une nuit, il s'échappa pour essayer de gagner Ceuta, occupée par les Portugais depuis 1415. El Azraq, furieux, fit punir ou supplicier cruellement les autres captifs. Quant au fugitif, qui avait été repris, il lui fit percer les tendons d'Achille, à travers lesquels on passa des cordes, et il le condamna à être ainsi traîné à travers le camp; puis il ordonna de le clouer la tête en bas sur une croix de Saint-André. Fr. João Alvares ajoute que, le lendemain matin, on trouva Ichoa mort d'un coup de poignard en plein coeur; il ne précise pas si ce fut un dernier acte de sauvagerie ou au contraire un geste pitoyable et anonyme qui voulut abrégé les horribles souffrances du crucifié (18).

(15) Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, éd. David Lopes, II, Lisbonne, s. d. [1919-1920], p. 203; voir aussi I, 1915, p. 459-460, *Al-Andalus*, VI, 1941, p. 301, et *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc, Portugal*, III, Paris, 1948, p. 148.

(16) *Anais de Arzila*, II, p. 49-50.

(17) Cf. Hipólito Sancho et Rafael Barris, *El Puerto de Santa Maria en el descubrimiento de América*, Cadix, 1926, p. 36, Carriazo, introd. à Valera, *Crónica de los Reyes Católicos*, Madrid, 1927, p. LII-LIII, et Hipólito Sancho, *Historia del Puerto de Santa Maria*, Cadix, 1943, p. 348-350.

(18) Fr. João Alvares, *Chronica do Infante Santo D. Fernando*, éd. Mendes dos Remedios, Coïmbre, 1911, p. 116-117; cf. Robert Ricard, *Le Maroc septentrional au XVe siècle d'après les chroniques portugaises*, dans *Hespéris*, XXIII, 1936, § 26, p. 116. El Azraq était le régent wattaside Abou Zakariya, et le siège d'Arzila doit être placé entre 1440 et 1443 (cf. Auguste Cour, *La dynastie marocaine des Beni Wattas*, Constantine, 1920, p. 57, et Ricard, *Maroc septentrional*, § 25, p. 114-116).

Ce dramatique épisode a suggéré à l'excellent hispaniste anglais Aubrey F. G. Bell les remarques suivantes, dont je ne puis que lui laisser la responsabilité :

“Curioso indício da exactidão deste autor [João Alvares] no pormenor, é a correcta grafia de um nome basco, de que êle provavelmente ignorava o sentido... Ichoa (=cego). O facto de se não juntar a este outro qualquer nome mostra que naquele tempo, como agora, os Bascos eram conhecidos por alcunhas. O mesmo nome figura no *Ramuntcho* de Pedro Loti (1897) : “Itchoua”. No século XVI um Martim Ichoa e um João de Ychoa aparecem entre os *moradores* da casa de D. Manuel (1518)...” (*A literatura portuguesa*, trad. portugaise, p. 107 et n. 2.)

